Ami du Clergé du 28 septembre 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXVIII. La Passion : ses causes, 593.
Pour la rentrée des classes. — Vos maîtres, 595.
Pour la fête de S. Denys. — L'apôtre, le martyr, le protecteur de la France, 597.
A l'école des Saints. — XLVI. S. François Borgia : la maîtrise de soi-même, 600. — XLVII. S. Luc : l'Evangile, 602.
Pour la journée missionnaire. — Il faut aider les Missions, 604.
Explication du Catéchisme. — *21e Leçon* : La foi, 606.
Récollection pour les jeunes gens qui vont entrer à la caserne *(Plan)*. — Comment tirer profit du service militaire, 608.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXVIII

LA PASSION : SES CAUSES

Mes frères,

Une question discutée entre théologiens est celle de savoir si l'incarnation du Verbe était prévue par Dieu même dans l'hypothèse où l'homme n'aurait pas péché. Pour les uns, elle fut motivée par la chute originelle ; pour les autres, elle faisait partie des desseins éternels du Créateur, quelle que dût être l'attitude de l'homme en face de l'épreuve à laquelle Dieu avait décidé de soumettre nos premiers parents. Dans ce dernier cas, l'incarnation aurait été destinée « à procurer à Dieu un adorateur adéquat à sa souveraine Majesté dans son œuvre elle-même, à permettre l'élévation surnaturelle de l'homme et à pourvoir aux diverses éventualités résultant de l'emploi de leur liberté par les créatures raisonnables, inévitablement faillibles, mais non pas inévitablement pécheresses [1]. »

Quoi qu'il en soit de ces suppositions, dans l'histoire de l'humanité la Passion du Sauveur est intimement liée à son incarnation et réciproquement. Après vous avoir parlé de l'incarnation et de la vie cachée et publique de N.-S. Jésus-Christ, j'arrive aujourd'hui à la dernière phase de l'existence mortelle de l'Homme-Dieu, la Passion. L'importance et l'étendue du sujet nécessiteront plusieurs instructions. Dans la première je vous exposerai les causes de la Passion : le péché de l'homme et l'amour de Dieu, auxquelles j'ajouterai la trahison de Judas et la jalousie du Sanhédrin, qui sont plutôt des occasions que de véritables causes.

I

Pour comprendre comment le péché de l'homme a nécessité l'intervention de l'Homme-Dieu en vue de sa réparation, il importe de nous mettre bien nettement en présence de plusieurs vérités essentielles qui apparaissent à certaines intelligences mal éclairées dans une pénombre où elles perdent leur véritable relief. Ces vérités sont la distance infinie qui sépare la créature de son Créateur, le souverain domaine de Dieu sur l'homme et la gravité du péché.

Nous sommes tentés de juger nos rapports avec Dieu sous le même angle que nos rapports avec nos semblables. Nous considérons Dieu comme un être supérieur qui a des droits sur ses inférieurs, mais sans mesurer avec exactitude la différence essentielle entre l'être qui ne doit rien à personne et l'être qui doit tout à autrui. Or il n'y a aucune comparaison possible entre la dette que nous avons pu contracter à l'égard d'un de nos semblables, si élevé au-dessus de nous qu'on puisse le supposer, et la dette contractée, du fait du péché, par l'homme envers Dieu. Une sainte reçut un jour de Dieu cette révélation : « Je suis Celui qui est. Toi, tu es celle qui n'est pas. » Cette parole exprime la dépendance absolue de la créature qui doit à son Créateur sa nature, son existence et tout ce qui est indispensable à l'entretien de sa vie, sa fin dernière et tout ce qui est indispensable à l'acquisition de cette fin.

Il résulte de cette absolue dépendance que l'homme contracte à l'égard de Dieu des relations et des obligations d'un caractère unique, relations d'une nécessité absolue, obligations d'une importance qui prime tout. Aussi l'acte par lequel l'homme brise volontairement ces relations nécessaires et manque librement à ces obligations inéluctables ne peut-il être apprécié avec la mesure qui sert à apprécier les relations d'homme à homme. Il y a là quelque chose d'unique. L'intelligence humaine demeure impuissante à évaluer la distance prodigieuse qui sépare l'homme de Dieu beaucoup plus que l'œil humain ne l'est à mesurer les distances prodigieuses aussi, mais cependant limitées, qui séparent entre eux les astres du firmament.

Pascal se déclarait effrayé à la vue de ces espaces infinis où se perd le regard. Quel effroi s'emparerait de nous si nous pouvions évaluer, avec la même précision que les astronomes pour les espaces sidéraux, la distance de l'homme à Dieu ! Nous ne le pouvons pas : le fini est incapable de mesurer l'infini. Ce que nous devinons suffit pour nous remplir de crainte à la pensée que le lien qui, à travers ces immensités, rattachait l'homme à Dieu a été brisé par la faute de l'homme et que, ainsi abandonné à lui-même, celui qui n'est pas courait à une catastrophe auprès de laquelle l'anéantissement final des mondes, soustraits aux lois qui les maintiennent, ne sera qu'un incident sans importance.

Nous entrevoyons un peu maintenant la gravité du péché et ses désastreuses répercussions sur l'homme. Celui-ci a bien pu, dans un moment de folie, briser le lien qui le rattachait à Dieu, car il

[1] Maurice Blondel. Cf. Correspondance, dans Paul Archambault, *Témoins du Spirituel* (Bloud et Gay, 1933).

tenait dans sa main l'une des extrémités de ce lien ; mais comment pourrait-il le rétablir, puisque, de toute nécessité, il faudrait pour cela atteindre l'autre extrémité, celle qui touche à Dieu, que cette extrémité est à une distance infinie et que lui, l'homme, ne saurait parcourir l'infini ?

Problème insoluble ! C'est le supplice de Tantale qui aura beau multiplier les efforts et ajouter pendant des siècles de nouveaux efforts à d'autres efforts sans pouvoir espérer réaliser l'impossible. La tour de Babel devait s'élever jusqu'aux nues et y rencontrer Dieu. Il y a longtemps que l'homme a abandonné sa folle entreprise.

Et pourtant c'est l'homme qui doit réparer le dégât qu'il a causé dans le plan divin. C'est au coupable à expier et à rétablir ce qu'il a détruit, à moins qu'un autre ne puisse et ne veuille le faire à sa place. Mais encore faut-il que cet autre agisse en son nom, qu'il soit son semblable, qu'il soit de sa chair et de son sang. Le problème a été résolu par l'Incarnation. Le Verbe de Dieu a accepté de prendre notre chair et notre sang dans le sein d'une femme bénie entre toutes les femmes, car elle s'est levée sur le monde comme l'aurore du salut, de ce salut hier impossible, aujourd'hui réalisable. Toutes les souffrances du genre humain demeuraient vouées à un piteux échec, parce qu'elles n'étaient que des souffrances humaines. Les souffrances d'un seul de ses membres vont avoir une puissance de rachat, de réparation et d'amour sans limite, parce qu'elles sont l'offrande d'un cœur qui bat du même rythme que le cœur offensé, l'offrande du cœur de Dieu.

Ainsi, c'est bien à cause de nous, à cause de nos péchés que le Christ a subi sa Passion. Il aurait pu venir parmi nous et partager notre vie, même dans l'hypothèse d'une humanité demeurée juste ; il est permis de le penser. Mais il n'aurait pas souffert. C'est le péché de l'homme qui l'a condamné à souffrir et à mourir.

II

Un dévouement a d'autant plus de valeur qu'il est plus désintéressé et qu'il entraîne plus de sacrifices. Le dévouement du Christ pour l'humanité revêt ce double caractère d'être absolument désintéressé et de comporter un sacrifice dont la valeur l'emporte de loin sur tous les sacrifices possibles de l'humanité. C'est dire qu'il est l'expression de l'amour infini de Dieu pour les hommes.

C'est par un décret d'amour que Dieu avait élevé l'homme à l'état surnaturel. L'adoption divine n'est aucunement la conséquence nécessaire de la création. Dieu pouvait sans manquer en quoi que ce soit à la justice laisser l'homme dans sa condition naturelle, c'est-à-dire lui donner une vie et une fin capables de satisfaire les aspirations de sa nature, sans rien de plus. Par amour il voulut faire partager à l'homme la vie divine et lui fixer une fin divine.

A plus forte raison, lorsque l'homme eut anéanti par le péché l'ordre surnaturel, Dieu n'était-il tenu en aucune façon de rétablir cet ordre. C'est au seul amour de Dieu que nous devons la restauration de l'adoption divine par la Rédemption. Sans doute, la Majesté divine, offensée par le péché, trouve dans le sacrifice de la croix la seule réparation digne d'elle ; mais cette réparation n'entraînant pas nécessairement une nouvelle élévation de l'homme à la vie surnaturelle, n'exigeait pas toutes les souffrances de la Passion, ni la mort de l'Homme-Dieu. Tous les actes du Christ ayant une valeur infinie, un seul soupir, une seule larme venant de lui suffisaient. Si Jésus a accepté la mort dans des conditions particulièrement humiliantes et douloureuses, c'est pour mettre le comble à la mesure de son amour, nous mériter des grâces plus abondantes et forcer notre amour à répondre au sien.

Ce que j'ai dit sur l'infinie distance qui sépare Dieu de l'homme nous permet de mesurer, autant que peut le faire notre intelligence bornée, la profondeur des abaissements d'un Dieu consentant à prendre la nature d'un être créé, à vivre sous la forme d'un esclave, étant Celui qui est, à paraître sur terre sous les traits de celui qui n'est pas, et surtout, étant le Juste par excellence, à revêtir la nature de l'homme pécheur, à prendre sur soi tous les péchés du monde, à devenir un objet d'horreur pour son Père et à subir dans sa chair et dans son âme la malédiction due au péché et aux pécheurs.

Je n'insisterai pas aujourd'hui sur les souffrances physiques et morales auxquelles Jésus s'est soumis. Nous y reviendrons en détail plus tard. La trahison de Judas, l'abandon dans lequel le laissent tous les siens, la haine du peuple à qui il n'a cessé de faire du bien, la vue de tous les péchés de l'humanité et de la Majesté divine bafouée, les insultes, les moqueries et les dérisions, la colère de son Père céleste, les souffrances de sa sainte Mère, le délaissement dont il fut l'objet de la part de Dieu, la prévision de l'inutilité de ses souffrances pour tant d'âmes, voilà en deux mots la Passion de son divin cœur. La prostration et la sueur de sang à Gethsémani, les brutalités des soldats qui le garrottent comme un malfaiteur, qui le frappent et le malmènent, la flagellation et le couronnement d'épines, le portement de croix, les chutes sur le chemin du Calvaire, les bousculades et les coups, le dépouillement des vêtements, la crucifixion, l'élévation en croix, la fièvre, la soif, les brûlures du soleil et le déchirement des chairs pendant les trois heures d'agonie, voilà en un bref raccourci la Passion de son divin corps. Jésus, nous montrant son cœur, peut nous dire en toute vérité : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes ! » La Passion, c'est l'amour de Dieu qui parle aux hommes par toutes les plaies du Crucifié.

III

Je me suis placé jusqu'ici, pour vous parler de la Passion, au point de vue de la foi. Si mainte-

nant vous me demandez de faire œuvre d'historien et de vous expliquer pourquoi Jésus de Nazareth a subi le supplice de la croix, je vous répondrai qu'il a été victime de la jalousie des dirigeants du judaïsme, de l'orgueil et de la cupidité de Judas.

Le peuple juif était le peuple choisi de Dieu. Il avait une magnifique histoire derrière lui et, si actuellement il se trouvait diminué, il attendait la venue prochaine d'un Messie qui devait établir un règne glorieux et sans fin. Ce n'était pas peu de chose que d'être, en Israël, pontife, docteur de la loi ou seulement observateur méticuleux de toutes les prescriptions de cette loi. Indépendamment de l'honneur et de l'influence que valaient ces fonctions, ces titres ou ces pratiques, ne pouvait-on pas espérer que le Messie attendu sortirait d'une de ces familles et l'entraînerait à sa suite dans un sillage de gloire ? Aussi quelle déconvenue pour les ambitieux lorsqu'ils apprirent un jour que le Messie était arrivé, qu'il sortait d'une famille d'ouvriers, qu'il n'entendait pas du tout établir un royaume politique, qu'il attirait les foules et prenait chaque jour plus d'ascendant sur elles ! Le laisser faire, c'était risquer de perdre sa propre influence et son propre prestige. Il fallait donc le supprimer. Ainsi l'orgueil froissé des membres du Sanhédrin, leur jalousie à l'égard de celui qui décevait leurs espérances furent les causes naturelles qui décidèrent de l'arrestation, de la condamnation et de l'exécution de Jésus de Nazareth.

Les Sanhédrites furent d'ailleurs servis à merveille par un des apôtres de Jésus, Judas. Celui-ci avait un attachement désordonné à l'argent. On sait à quels crimes peut entraîner cette passion. Ne voit-on pas des malandrins commettre un assassinat pour un profit dérisoire ? Comment s'étonner que Judas ait pu vendre son Maître pour trente deniers ?

Lorsqu'une passion est parvenue à accaparer une âme, il suffit d'un incident minime pour qu'elle brise la mince barrière qui la séparait du crime. Cet incident se rencontra au cours du repas de Jésus chez Simon le lépreux. Madeleine, la pécheresse, étant venue répandre sur les pieds de Jésus un parfum précieux, Judas se plaignit de ce que ce parfum qui aurait pu être vendu un bon prix, au profit des pauvres, soulignait-il, eût été gaspillé et répandu en pure perte. Jésus, connaissant les intentions de Madeleine, adressa à Judas un reproche très discret, mais qui paraît avoir été cuisant pour l'apôtre, car, nous dit l'Evangile, c'est à ce moment-là qu'il sortit et alla proposer son odieux marché à ceux qui n'attendaient que cette occasion. Une blessure d'amour-propre provoque la crise d'âme qui se préparait depuis longtemps et fait de Judas un criminel et un déicide.

* *

M. f., est-il besoin de tirer une conclusion de cet exposé déjà un peu long ? On n'en finirait pas de méditer ce grave sujet. Contentons-nous pour aujourd'hui de trois indications se rattachant aux trois parties de mon instruction.

C'est le péché qui a conduit Jésus à la souffrance et à la croix : nous devons détester le péché, le réparer et l'éviter à tout prix. C'est l'amour de Dieu qui a conduit Jésus à la souffrance et à la croix : apprenons à mieux connaître cet amour, afin d'y mieux répondre. Ce sont les passions mauvaises entretenues avec complaisance qui ont conduit Judas et les Sanhédrites au crime et au déicide : ne traitons pas à la légère les petites passions que nous découvrons en nous ; combattons-les énergiquement, afin qu'elles ne nous entraînent pas à des fautes désastreuses. Ainsi soit-il.

POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

VOS MAÎTRES

Mes chers enfants,

Vous faites au collège l'apprentissage de la vie. Mais tout apprentissage suppose un maître. Parlons aujourd'hui de vos maîtres. Qui sont-ils ? quels services avez-vous droit d'en attendre et que leur devez-vous en retour ? Tout cela a été merveilleusement décrit dans un charmant épisode de nos Saints Livres que je veux vous citer. Ecoutez.

I

Parmi les nombreux Israélites que le roi Salmanasar avait emmenés à Ninive en captivité, se trouvait un saint homme nommé Tobie. Tandis que ses compatriotes allaient adorer les veaux d'or, lui, fidèle observateur de la loi de Dieu, faisait au Temple de Jérusalem son pèlerinage annuel, offrait exactement les sacrifices commandés et dépensait une partie de ses revenus à secourir ses frères malheureux. Malgré la défense du tyran, et au péril de ses jours, il ensevelissait tous les Israélites dont les cadavres gisaient abandonnés. Un jour qu'il accomplissait ce charitable office, il fut victime d'un accident qui le priva de la vue. Se croyant près de mourir, il appela son fils et lui fit ses dernières recommandations : crainte de Dieu, respect de sa mère, faire l'aumône aux pauvres. Il ajouta : « Je t'avertis également, mon fils, que lorsque tu étais encore enfant, j'ai prêté une grosse somme d'argent à Gabélus qui demeure dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes, et que j'ai son billet entre les mains. Cherche donc le moyen de te rendre chez lui pour recouvrer cette somme et lui remettre son obligation. — Mon père, répondit le jeune homme, je veux bien faire tout ce que vous me dites. Mais je me demande comment je pourrai retirer cet argent, car je ne sais même pas le chemin par où l'on peut aller en ce pays-là. — Eh bien ! alors, cherche sans plus tarder un guide fidèle qui veuille bien t'accompagner moyennant un salaire. »

Le fils obéit et croisa dans la rue un beau jeune homme, qui se tenait debout, le vêtement relevé

par une ceinture et comme prêt à partir en voyage. Sans savoir qui c'était, il l'aborda ainsi : « D'où venez-vous, bon jeune homme ? » Celui-ci répondit : « D'avec les enfants d'Israël. — Connaissez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes ? — Si je le connais ? Je l'ai souvent parcouru, j'ai même logé chez Gabélus, à Ragès. »

Je vous laisse à penser la joie du jeune Israélite. « Attendez un peu, dit-il, que je dise cela à mon père. » Ravi d'admiration à cette heureuse nouvelle, le bon vieillard fit introduire l'étranger. « Ainsi vous vous engagez à conduire mon fils chez Gabélus, à Ragès ? — Soyez tranquille, je le conduirai et le ramènerai près de vous sain et sauf. — Alors, reprit le père, faites bon voyage, que Dieu soit dans votre chemin et que son ange vous accompagne ! » Sitôt les préparatifs terminés, l'enfant prit congé de ses parents et se mit en route avec son compagnon.

Mais à peine étaient-ils partis que sa mère se mit à pleurer : « Tu nous as ôté, disait-elle à son mari, notre bâton de vieillesse. Ah ! plût à Dieu que ce misérable argent pour lequel tu l'as envoyé n'eût jamais existé ! Le peu que nous avions nous suffisait et ce nous était une assez grande richesse de voir notre cher enfant. — Ne pleure pas, répondait le père. Notre fils arrivera là-bas sain et sauf, et il reviendra de même ; tu le verras de tes yeux, car je crois que c'est un ange de Dieu qui l'accompagne. » Et à ces mots la mère essuyait ses larmes.

Cependant nos deux voyageurs s'étaient mis en route. Ils passèrent la première nuit en un lieu proche du Tigre. Un incident survint alors qui montra combien était sûr le guide du jeune Israélite, car celui-ci étant allé se laver les pieds dans le fleuve, un énorme poisson sortit de l'eau pour le dévorer. Dans sa frayeur, le jeune homme poussa un cri : « Mais voyez donc ! il va se jeter sur moi ! — N'ayez pas peur, lui dit son sage mentor, prenez-le par les ouïes et attirez-le à vous. » Cet ordre fut exécuté et voici que le monstre se débattait aux pieds des deux voyageurs. « Videz maintenant les entrailles de ce poisson, ajouta le guide, et conservez-en le foie, le fiel et le cœur ; ils vous fourniront de très utiles remèdes, en temps opportun. »

Le voyage se poursuivit heureusement : vous en connaissez tous les détails. Pendant que le guide conducteur, poussant jusqu'à Ragès au pays des Mèdes, se chargeait de recouvrer la créance, son jeune protégé demeuré à Suse y contractait avec la fille de Raguel, un ami de sa famille, une riche et sainte union. A cette occasion, des fêtes splendides furent données qui durèrent longtemps... trop longtemps même, au gré des vieux parents qui, là-bas, commençaient à s'inquiéter d'une absence qui se prolongeait au delà de leurs prévisions ; ce retard les affligeait profondément et tous deux pleuraient ensemble ; la mère surtout était inconsolable : « Mon fils, mon fils, disait-elle, ah ! pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, notre bâton de vieillesse, la consolation de notre vie et l'espoir de notre race ? Nous n'aurions pas dû nous séparer de toi, puisque toi seul nous tenais lieu de tout ! » Son mari essayait de la rassurer : « Sois sans inquiétude, notre fils se porte bien. Cet homme avec qui nous l'avons envoyé est très sûr. » Mais rien n'y faisait et chaque jour la pauvre femme allait s'asseoir sur une hauteur du voisinage pour voir de plus loin.

Un jour enfin, nos deux voyageurs apparaissent. Nul d'entre vous n'ignore les traits charmants de cette scène du retour. La joie des vieux parents, la guérison du père aveugle avec le fiel du poisson, cet hymne d'action de grâces qui sort de tous les cœurs, ces longs récits des dangers courus et des bienfaits de Dieu, ces sept jours de réjouissances qui célèbrent tant de bonheur, tout cela, n'est-ce pas, est dans toutes vos mémoires.

Le guide jouit de cette joie qu'il apporte et contemple ce bonheur qui est son œuvre. Mais il n'a pas affaire à des ingrats : « Que donnerons-nous à ce saint homme qui t'a servi de conducteur ? » demande le père à son fils. Le fils rappelle tout ce qu'il doit à son guide et conclut qu'on ne peut le payer selon ses mérites, mais qu'on peut au moins lui offrir la moitié de toutes les richesses rapportées et dont on lui est redevable. Et le père, prenant à part cet étranger, lui offre la moitié de tous ses biens. C'est alors qu'à la stupéfaction de ses deux obligés, celui-ci révèle sa véritable nature : « Je suis l'ange Raphaël, un des sept qui se tiennent devant le Seigneur. Il vous semblait que je mangeais et que je buvais comme vous ; il n'en était rien : j'ai une nourriture et un breuvage invisibles. Lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu. Maintenant l'heure a sonné pour moi de retourner vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles. » Et en disant ces mots, il disparut.

II

J'ai dit, mes enfants, que c'était là votre histoire. N'appartenez-vous pas en effet à des familles honorables ? A chacun de vous je pourrais dire ce que Raguel disait au jeune fils de son ami : « Mon enfant, je vous félicite, vous êtes le fils d'un homme de bien ! » Au milieu de l'impiété universelle, vos parents ont conservé la crainte et l'amour de Dieu ; fidèles à tous les devoirs de la religion, Dieu n'a pas d'adorateurs plus fervents, l'Eglise de plus dévoués serviteurs, le prêtre de meilleurs appuis. Qui sait même si à cause de cette fidélité ils n'ont pas, comme le saint homme dont nous parlions, éveillé les soupçons, encouru la disgrâce, essuyé les persécutions des puissants du jour ? N'importe. Ils sont restés inébranlablement attachés à leurs devoirs religieux et ils vous ont élevés dans ces mêmes sentiments. Heureux enfants, encore une fois je vous félicite d'avoir des parents chrétiens.

Cependant l'heure est venue de vous en séparer. Il arrive un temps où l'enfant doit aller chercher loin de sa famille l'instruction nécessaire à son

avenir et dont il peut moins encore se passer que Tobie de l'argent de Gabélus. Mais qui le conduira dans le périlleux voyage à la recherche de la science ? Il n'en sait point la route. Ah! les parents ne veulent le remettre qu'en mains sûres. Cet enfant n'est-il pas pour eux la lumière de leurs yeux, leur bâton de vieillesse, la consolation et le charme de leur vie, tout l'espoir de leur race ? Volontiers ils diraient dans leur amour chrétien : « Mieux vaut renoncer à lui procurer ces connaissances que de l'exposer à perdre son âme. » Est-ce que le plus grand et le plus précieux trésor d'une famille chrétienne, ce n'est pas de voir grandir son fils dans la vertu ? qu'importe tout le reste?

On cherche donc ; on ne prendra pas le premier venu ; on repousse bien des offres. Que ne font pas en effet de nos jours les écoles laïques pour attirer vers elles une clientèle nombreuse : demi-bourses, bourses entières, avantages incontestables, succès infaillible aux examens, accès sûr et facile aux grandes écoles de l'Etat, aux fonctions lucratives? On a dédaigné tout cela. On a tourné les yeux vers cette maison, d'apparence bien pauvre et bien chétive. On a trouvé vos professeurs, tels que Tobie trouva l'ange Raphaël, des jeunes gens d'une conduite irréprochable *juvenem splendidum,* dont le vêtement seul est une garantie et une sauvegarde, *stantem præcinctum.* On leur a demandé s'ils pouvaient faire avec vous ce voyage au pays de la science. Ils ont répondu qu'ils en avaient parcouru souvent le chemin, qu'on pouvait s'en remettre à eux. Comme l'ange ils ont donné cette assurance qui calme toutes les inquiétudes : « J'emmènerai votre fils et je vous le ramènerai sain et sauf. » N'est-ce pas là, mes amis, ce qui s'est passé ?

Cependant, les jours qui suivent le départ de l'enfant au collège, si vous allez dans sa famille, vous verrez se renouveler une scène analogue à celle qui se passait dans la maison de Tobie. La mère regrette l'absence de son fils ; elle prend difficilement l'habitude de ne plus l'avoir constamment sous les yeux. Mais ses inquiétudes sont vite calmées. « Il est élevé par des prêtres. Peut-il être en meilleures mains? C'est comme si un ange veillait sur lui ! » A cette pensée, toutes ses inquiétudes se dissipent. Elle se dit peut-être même qu'il est mieux là-bas qu'à ses côtés.

Et cette confiance n'est pas une vaine illusion. Comptez si vous le pouvez tous les services que vos maîtres vous rendent. C'est pour vous qu'ils refont tous les jours sans se rebuter le chemin qui mène à la science, s'abaissant à votre niveau, mesurant, si je puis dire, leur marche à vos pas, vous facilitant par des comparaisons appropriées à votre âge l'intelligence des choses, prenant pour eux dans la besogne ce qu'il y a de plus rude et ne vous laissant à faire que le plus facile. Ce n'est pas tout. Il y a dans la vie de l'enfant des heures critiques. Longtemps protégé par une heureuse ignorance, voici que soudain il voit se dresser devant lui un ennemi terrible : c'est un camarade pernicieux qui lui fait des propositions honteuses, c'est un spectacle qu'il n'avait jamais vu, c'est une passion inconnue, de mauvais instincts qui s'éveillent. Le pauvre enfant se sent perdu, il appelle au secours : *Domine, invadit me!* Visible providence, son maître est là, près de lui, à cette heure redoutable de l'épreuve, pour lui apprendre ce que son inexpérience ignore : qu'il peut avec du courage se défaire de son ennemi, s'en servir même et tirer le bien du mal.

Voilà, mes amis, ce que vous pouvez attendre de vos professeurs. Et le secret de tant de dévouement ? Ah! c'est que, comme l'ange de notre histoire, tous les matins ils montent à l'autel pour y prendre une nourriture céleste : le pain qui donne la force et le vin qui fait germer les vierges !

Heureux quand après cinq ou six années de soins incessants et d'inlassable vigilance ils rendent à leurs familles des enfants sauvés des dangers de leur âge, enrichis de connaissances variées, capables de se faire un avenir honorable, fixés dans la vertu et dans l'honneur.

Et vous, mes amis, que rendrez-vous à ces anges gardiens de votre jeunesse ? Leur offrirez-vous de l'argent, des cadeaux ? Je connais assez leur désintéressement pour vous affirmer sans crainte qu'ils les refuseraient. Aussi désintéressés que modestes, ils vous diraient comme l'ange Raphaël : « Je n'ai fait que mon devoir. J'étais auprès de vous par la volonté de Dieu ! » Laisserez-vous cependant tant de dévouement sans récompense ? Non, n'est-ce pas ? A votre docilité, à votre respect, à votre bon esprit, vos maîtres sentiront qu'ils n'ont pas affaire à des ingrats. Et puis comme vous serez toujours impuissants à les remercier comme vous le voudriez et comme il convient, vous prierez Dieu d'acquitter lui-même votre dette de reconnaissance. Vous ferez mieux encore : s'il y a dans votre voisinage ou dans votre famille des aveugles qui ont perdu la foi en Dieu et en ses ministres, vous, mes amis, par votre piété et votre innocence vous leur ouvrirez les yeux et leur ferez voir les merveilles que la religion opère dans le cœur des enfants confiés à ses soins. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. DENYS

(9 octobre)

L'APÔTRE, LE MARTYR, LE PROTECTEUR DE LA FRANCE

Mes frères,

Trois lieux, familiers à tout parisien, marquent les étapes progressives, au cœur de notre pays, du passage de son apôtre et de son patron S. Denys : la Montagne Ste-Geneviève, Montmartre, St-Denis. La Montagne Ste-Geneviève, c'est le théâtre de son apostolat ; — Montmartre, c'est l'autel de son martyre ; — St-Denys, c'est la basilique du protecteur de la cité et de la France.

Tout l'essentiel de ses titres à notre vénération nationale s'attache à ces lieux autour desquels se déroule sa carrière chez nous.

I. — *La Montagne Ste-Geneviève : l'Apôtre*

Depuis plus d'un siècle et demi, depuis les victoires de Jules César et le sursaut réprimé de Vercingétorix, les Gaules étaient terres d'empire. Rome les avait sillonnées de ces artères stratégiques et économiques dont on a retrouvé un peu partout le large dallage. Par cet immense réseau routier l'empire assurait la suprématie de ses armes et de son commerce et maintenait son unité.

Par la voie romaine qui traversait ce qui est aujourd'hui Paris, sur la fin du Ier siècle, les habitants virent venir des hommes qui n'étaient pas des soldats ni des marchands. On les distinguait à leur façon de vivre et surtout à leur désintéressement, comme le nègre et le jaune d'aujourd'hui distinguent le missionnaire du colon. Et tandis que les indigènes regardaient avec défiance leurs maîtres de Rome, ils se portèrent d'emblée vers ces nouveaux venus.

Ces nouveaux venus étaient les premiers apôtres envoyés par le pape — qui était alors S. Clément, le troisième successeur de S. Pierre — au cœur des Gaules. A la tête de cette mission se trouvait un évêque appelé Denys. Né à Athènes au début du siècle, âme naturellement droite et curieuse de s'instruire, devant les bouleversements cosmiques qui accompagnèrent la mort de Notre-Seigneur il aurait prononcé cette parole : « Ou le Dieu de la nature souffre ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos. »

La prédication de S. Paul devant l'Aréopage trouvait en lui un terrain préparé. Il fut des premiers à se convertir à la religion de Jésus de Nazareth. Dans cette nouvelle recrue, l'Apôtre découvrit tout de suite une nature d'élite, et quand le souffle apostolique l'emporta sous d'autres cieux, c'est Denys qu'il sacra évêque d'Athènes.

Mais pour Denys également, Athènes était un champ d'action trop étroit. Au contact de S. Paul, son cœur s'était embrasé du feu qui fait les apôtres. Après quelques années il laissait son diocèse profondément affermi dans la foi, afin de se mettre à la disposition du Souverain Pontife pour l'évangélisation des peuples qui n'avaient pas encore reçu le message du Christ.

Le pape Clément Ier lui assigna les Gaules... et c'est ainsi qu'après un court séjour à Arles, Denys et ses compagnons arrivaient à Paris, du côté de la porte St-Jacques, et y commençaient leur apostolat.

Si profonde fut l'empreinte de leur action qu'on peut dire qu'elle a marqué l'âme nationale pour tout le cours de son histoire.

On peut se faire une idée de la prédication de nos évangélisateurs par les monuments religieux qu'ils élevèrent. Ce n'est pas au hasard qu'ils nommèrent les premières églises construites sur la terre des Gaules. Ces noms, immortalisés dans la pierre, devaient demeurer comme le témoignage et le rappel constant de la nouvelle religion qu'ils venaient d'implanter. Les historiens nous signalent quatre églises ou oratoires construits par S. Denys et ses compagnons et dédiés à la T. S. Trinité, aux saints Apôtres Pierre et Paul, à S. Etienne, à Notre-Dame.

Dans ces temples il y a déjà toute l'âme religieuse française telle que l'ont pétrie ses premiers évangélisateurs, telle que nous la retrouvons foncièrement à travers toute son histoire, telle qu'elle restera toujours, nous l'espérons, dans l'avenir : une âme de foi profonde qui s'affirme dans sa croyance au dogme qui domine tous les dogmes : le mystère de la Sainte Trinité ; une âme entièrement attachée et dévouée au pape, en qui elle vénère le successeur de Pierre ; une âme qui a le culte des saints, dont S. Etienne ouvre les théories indéfinies ; une âme tendrement mariale qui fera surgir de terre les plus belles Notre-Dame du monde et dont la Vierge elle-même se servira pour ses manifestations miséricordieuses aux hommes.

II. — *Montmartre : le martyr*

Les succès de l'Evangile en Gaule inquiétèrent le représentant de Rome. Le vent était à la persécution. Il soufflerait en tempêtes, avec quelques accalmies, pendant les trois premiers siècles, jusqu'à l'avènement de Constantin.

Les compagnons de S. Denys avaient déjà essaimé dans toutes les directions : S. Jonas sur Chartres, S. Taurin sur Evreux, S. Nicaise et S. Quirin sur Rouen, S. Saintin sur Verdun. Denys lui-même et les deux collaborateurs de premier plan qu'il avait gardés près de lui, S. Rustique et S. Eleuthère, avaient descendu la Montagne Ste-Geneviève et s'étaient établis plus au centre chez un riche seigneur conquis au Christ, Lisbius, qui leur donnait l'hospitalité et dont le palais constituait, avant la lettre, une cité paroissiale. Ces tribuns des faubourgs devenaient inquiétants, maintenant qu'ils gagnaient le cœur de la cité et se ramifiaient par toutes les Gaules.

Fescenninus, le préfet de Rome, trouva une complice et une alliée dans la maison même de l'évêque. Larcie, la femme de Lisbius, qui réparerait plus tard sa faute par son martyre, n'avait pas suivi son mari dans sa conversion. Sa cupidité voyait d'un mauvais œil toutes les libéralités de Lisbius en faveur de la communauté naissante. Pour l'argent, elle aussi trahit. Elle dénonça ses hôtes au préfet. Le représentant de Rome les cita immédiatement à son tribunal.

Faut-il refaire la liste des supplices auxquels le tyran soumit ses condamnés ? Cachot, cangue de pierre, fouets, ongles de fer, gril rougi à blanc comme celui de S. Laurent, bêtes fauves, fournaise embrasée, croix... rien ne fut épargné par la cruauté du bourreau. Mais par un miracle de Dieu, fréquent dans l'histoire des martyrs, aucun supplice ne triompha ni de leur courage ni de leur vie.

C'est alors que le préfet fit transporter son pri-

sonnier sur la colline qui allait devenir fameuse sous le nom de Montmartre : *Mons martyrum*, colline des martyrs. C'est là, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui (rue Antoinette, n° 9) la chapelle du martyre de S. Denys, qu'il fit trancher la tête de l'évêque et de ses acolytes Rustique et Eleuthère, que notre piété a le devoir en ce jour d'associer à son culte. Par un raffinement de cruauté, qui est bien dans la manière des persécuteurs, de ceux d'hier comme de ceux d'aujourd'hui, on se servit de petites haches émoussées afin de prolonger l'agonie.

Quand on réfléchit à l'histoire du Montmartre religieux depuis cette date lointaine jusqu'à nos jours, comment se pourrait-il faire que ne revînt pas en mémoire le mot célèbre de Tertullien : « *Sanguis martyrum, semen christianorum*. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens » ? Reste-t-il chez nous terre plus féconde en sainteté que cette colline de Montmartre gorgée du sang de nos martyrs ? car avec la décapitation de S. Denys il se fit un vrai carnage de chrétiens. Toute la sainteté française a puisé sa sève dans ce sol sanctifié. Là sont venus prier les saints et les saintes qui furent au berceau de la France : Ste Geneviève, S. Germain, Ste Clotilde. Là S. Ignace de Loyola et ses compagnons, dont S. François Xavier, ont levé cette immense armée de beaux défenseurs de l'Eglise que seraient partout et toujours les Jésuites. Là S. François de Sales, S. Vincent de Paul, S. Eudes, Bérulle, Olier, la Bienh. Marie de l'Incarnation, et je ne cite que les plus connus, ont jeté solidement dans les assises de la montagne sainte les fondements de leurs œuvres qui sont la gloire de l'Eglise. Et si Montmartre est devenu pour la France et pour le monde le foyer d'amour du Cœur de Jésus, croyez bien que l'y prédestinait plus encore le sang de nos martyrs que son observatoire sur la capitale.

III. — *St-Denys : le protecteur*

Pourtant tout ne s'acheva pas sur la colline des martyrs.

L'iconographie de S. Denys vous est connue. Elle nous représente l'évêque décapité tenant sa tête dans ses mains.

La tradition rapporte en effet qu'après que sa tête se fut enfin détachée sous le mauvais tranchant de la hache, le martyr la prit lui-même dans ses mains et la porta jusqu'à ce qui est aujourd'hui la ville de St-Denis. Une sainte femme nommée Catulle, nouvelle Véronique, eut l'insigne honneur de recevoir en dépôt du martyr lui-même la garde de cette précieuse relique. Ce fut l'origine du premier oratoire en l'honneur de S. Denys. Cet oratoire primitif devint la basilique que nous admirons aujourd'hui, œuvre du grand architecte de nos cathédrales Pierre de Montereau.

On peut dire que jusqu'à la Révolution française St-Denys fut le palladium de la patrie. Tous nos rois, qui ont reposé dans l'église de l'abbaye et dont il ne reste plus que les tombeaux vides, depuis que la Révolution les a profanés et a jeté les cendres royales au vent, vinrent d'abord y consacrer leur règne, y recommander le succès de leurs armes, y porter le témoignage de leur vénération au nom du pays.

Avant la Révolution, la basilique de St-Denys abritait les restes mortels de nos rois depuis Dagobert jusqu'à Louis XV, de vingt reines, de deux cents princes et princesses, dauphins, dauphines, enfants et petits-enfants de France, de deux connétables, d'un maréchal de France, sans compter ceux de quatre abbés, trois chambellans et du ministre Suger.

Le 6 février 1793, le *Moniteur* publiait une ode du poète Lebrun, surnommé par lui-même Pindare, laquelle contenait ces vers :

Purgeons le sol des patriotes
Par des rois encore infecté ;
La terre de la Liberté
Rejette les os des despotes !
De ces monstres divinisés
Que tous les cercueils soient brisés !

Ainsi fut fait. Les mausolées de Saint-Denys furent démolis, les statues renversées, les cercueils défoncés et les dépouilles augustes qu'ils contenaient furent enfouies dans un lit de chaux [1].

Sur la Montagne Ste-Geneviève nous pouvons suivre l'apôtre, à Montmartre admirer le martyr ; là-bas c'est le Patron de Paris et le Protecteur de la France.

On ne peut songer à refaire le défilé de nos rois au glorieux tombeau de l'apôtre. Tous les rois de toutes les dynasties : Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens s'avanceraient sous nos yeux vers la basilique dans une interminable procession. Chaque règne a ajouté à l'histoire de l'abbaye, à la splendeur de la basilique, à la richesse de son trésor.

On ne peut retenir que quelques noms.

Celui de Dagobert, le fondateur de l'abbaye, magnifiquement servi dans ses desseins par son illustre orfèvre S. Eloi, et qui voulut dormir de son dernier sommeil près du tombeau de S. Denys.

Ceux de Pépin le Bref et de Charlemagne, qui renouvelèrent le geste de Dagobert, déclarèrent S. Denys le véritable roi de France, dont ils n'étaient que les vassaux ; en foi de quoi chaque année ils payaient une redevance à leur illustre Patron.

Celui de S. Louis, qui vint également en signe d'obédience déposer sa couronne le jour de son sacre sur l'autel de S. Denys et mettre ensuite ses Croisades sous sa protection.

Deux faits résument toute cette longue histoire : le cri de guerre des armées royales : « Montjoie St-Denys » et l'illustre oriflamme aux couleurs rouge et or.

Montjoie St-Denys ! quelle que soit l'explication que l'on donne à ces mots, c'est à ce cri que nos armées s'élancèrent pendant des siècles à ces ba-

[1] Guy de Passillé : *Figaro*, 1er nov. 1932.

tailles et à ces Croisades qui ont fait l'unité de la France et défendu l'honneur du nom chrétien.

L'oriflamme — dont la basilique ne possède plus aujourd'hui qu'une reconstitution — devint le drapeau national après avoir été l'enseigne militaire des rois et c'est elle qui flotta sur les troupes victorieuses de Bouvines.

Pendant onze siècles, la vie nationale française a évolué sous la protection officiellement reconnue et ardemment aimée de S. Denys. C'est une preuve qu'elle devait être visible et que les gouvernements d'alors n'avaient qu'à s'en féliciter. Et peut-être les choses iraient-elles un peu mieux dans l'époque inquiète que nous vivons si les pouvoirs faisaient retour à Dieu sous le signe de S. Denys Patron de la capitale et de la France.

* *

A chacun de nous d'y contribuer en ce jour surtout par nos prières. Dans la préface de S. Denys et de ses compagnons martyrs, nous chantions ce matin en faveur du peuple de Paris : « Sanctifiez-le dans la vérité, perfectionnez-le dans la charité, consommez-le dans la gloire. » Ce sont les vœux à formuler en ce jour.

Que le S. Denys de la Montagne Ste-Geneviève fasse l'unité des enfants de la foi sur ces hauts lieux qui sont encore aujourd'hui pour la France et pour le monde les hauts lieux de la science et de l'esprit. Que le S. Denys de la colline de Montmartre, sur laquelle règne maintenant le Cœur de Jésus, unisse la France si dévouée dans la charité du Christ. Que le S. Denys glorifié en la basilique par toute notre histoire obtienne ici-bas pour la patrie une prospérité glorieuse et pour tous ceux qui la composent la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XLVI

S. FRANÇOIS BORGIA : LA MAITRISE DE SOI-MÊME

Mes frères,

Parmi les familles de cette puissante aristocratie hispano-autrichienne qui brilla d'un éclat si vif au moment de la Renaissance, il en était peu d'aussi puissantes et d'aussi considérées que celles des Borgia. Les récits trop partiaux de certaines gens qui visent à écrire l'histoire sans avoir toujours les qualités de justice et de pénétration nécessaires ont multiplié autour d'elle les légendes calomniatrices à cause d'un de ses membres qui ceignit la tiare sans en être parfaitement digne, mais à qui, à tout prendre, on ne peut loyalement reprocher que des fautes purement privées, et dont l'administration spirituelle fut utile au développement de la doctrine. En réalité, dans cette maison, comme dans toutes, il y avait des gens de valeur différente ; on put même y compter un saint.

I

Le fils de Jean Borgia et de Catherine d'Aragon, neveu de Ferdinand le Catholique, s'appelait François et portait le titre de duc de Gandie. Elevé dans les châteaux et les domaines de sa famille, il avait dès son enfance donné les preuves d'une innocence accomplie et d'une piété fervente. Son goût personnel le portait vers le recueillement et la solitude. Mais, suivant la tradition de l'époque, le grand nom qu'il portait le destinait aux charges publiques. Et c'est pourquoi, dès qu'il atteignit l'âge d'homme, il fut envoyé à la cour de l'empereur Charles-Quint.

Il ne chercha à s'y distinguer ni en briguant des dignités, ni en se mêlant aux intrigues tumultueuses où se jouait le sort de l'Europe. Puisque la Providence l'avait placé dans ce milieu princier, il tâcha simplement d'y faire son devoir. Une attitude si noble et si rare attira sur lui l'attention de l'empereur, qui ne tarda guère à le nommer gouverneur de la Catalogne. Cet honneur était en même temps une épreuve, car on pouvait se demander si un jeune homme possédait toutes les qualités de prudence, de fermeté, de tact et de science indispensables pour s'acquitter d'une aussi délicate fonction. Il y réussit néanmoins à merveille, si bien qu'au bout d'un certain temps tout le monde s'accordait à prédire que le gouverneur ne resterait pas longtemps à ce poste et que la faveur du monarque lui assignerait sans tarder des marques de faveur plus hautes encore.

On avait compté sans le divin Maître, qui voyait dans le prince une âme digne de lui et avait fixé mystérieusement l'heure où il l'appellerait à le servir plus directement. Un jour, François Borgia reçut la mission de se rendre à Grenade pour y faire procéder à l'exhumation de la défunte reine Isabelle. Il avait bien connu cette souveraine, dont il avait été l'un des pages et dont il avait pu admirer la grâce, la beauté et l'esprit. Au cours de la cérémonie funèbre, le gouverneur était debout auprès du cercueil sorti des caveaux, lorsque les ouvriers en soulevèrent le couvercle pour que pût s'opérer l'identification de la dépouille. Un spectacle abominable s'offrit alors à tous les yeux. Il ne restait plus dans la bière qu'un affreux cadavre décomposé, fétide, rongé de vers.

Devant cette horreur sans nom, François se prit à songer à toutes les gloires récentes qui avaient auréolé la pauvre morte. Il ne lui fallut pas longtemps pour conclure à l'inanité des grandeurs terrestres, qui s'évanouissent si vite dans l'ombre fatale du tombeau. Désormais son parti fut pris. Il avait comparé et jugé la vie présente et la vie éternelle. Il se rendait nettement compte que la première, si éphémère, ne pouvait avoir quelque valeur que si on la considérait comme une préparation à l'autre. Il voulut mettre sa conduite en harmonie avec ce principe. Toujours il était demeuré pieux, même parmi les raffinements voluptueux des cours du XVIe siècle. A partir de cet instant, il mena une vie si austère et si sainte que son entourage le surnomma, non peut-être sans quelque ironie mondaine, « la merveille des princes. »

Indifférent aux opinions que l'on pourrait former sur son compte, le duc de Gandie n'avait plus qu'un rêve : abandonner le soin des affaires temporelles et se consacrer uniquement au service de Dieu. Bien des obstacles se dressaient contre ce projet, si peu conforme aux mœurs du temps. Le principal était que le prince Borgia s'était marié avec la duchesse Eléonore de Castro. Mais que sont les obstacles d'ici-bas quand le Seigneur a formulé un ordre ? C'est le ciel lui-même qui se charge alors de les tourner ou de les réduire. Il advint que la princesse Eléonore rendit son âme à Dieu. Aussitôt veuf, François abdiqua toutes ses dignités, toutes ses charges et courut s'enfermer dans un noviciat de la Compagnie de Jésus. Après le temps canoniquement requis pour les épreuves préparatoires, il émit ses vœux de religion. Son exemple provoqua une admiration générale parmi les hauts seigneurs qu'il avait fréquentés et plus tard, lorsqu'il se fut, lui aussi, retiré dans un cloître, Charles-Quint devait avouer qu'il n'avait, en abdiquant, fait autre chose que de marcher sur les traces de son ancien ami.

Une fois devenu jésuite, François, semble-t-il, ne devait plus avoir d'histoire. Il n'aspirait qu'à vivre ignoré, dans l'étude et la prière, auxquelles il joignait les mortifications les plus sévères, les longues veilles et les jeûnes exténuants. Il était bien mort à ce monde sur lequel il avait jeté une si vive lumière. Mais S. Ignace, qui se connaissait en hommes et en saints, ne voulut pas laisser se consumer dans l'ombre une âme qui pouvait rendre d'éminents services à l'Eglise. Il l'envoya donc comme commissaire en Espagne, où François déploya une heureuse activité. Plus tard, et bien malgré lui, François devait succéder à son maître et devenir le troisième Supérieur général de la Société de Jésus.

Dans ce ministère, si lourd de responsabilité, il apporta une prudence, une fermeté, une vertu qui lui méritèrent la plus haute estime des Souverains Pontifes. Il s'appliqua à développer encore son Ordre déjà si florissant. Il agrandit les résidences et en construisit de nouvelles, envoya de ses disciples en Pologne, au Pérou, au Mexique, jusque dans les îles qui parsèment l'Océan et dans les régions païennes, où plusieurs de ses missionnaires firent germer la religion catholique en l'arrosant de leur sang.

Lui, cependant, ne désirait rien pour lui-même, car il ne se considérait que comme un pécheur. En vain les Papes lui offrirent-ils la pourpre : il la refusa avec une constance invincible. Il en était venu à mendier son pain par humilité, à servir les pauvres dans les hospices. Et ces humbles soins, ajoutés aux soucis de sa fonction, ne l'empêchaient point de trouver encore de longues heures pour s'abîmer dans la méditation, qui parfois atteignait aux sommets de l'extase. Lorsque le saint pape Pie V eut décidé d'organiser contre les Turcs une nouvelle guerre sainte, il ne crut pouvoir mieux faire que d'adjoindre à son légat, le cardinal d'Alexandrie, François Borgia pour diriger l'exécution de l'entreprise. Quoique brisé par la vieillesse et la fatigue, François s'empressa d'obéir. Mais le Seigneur, ayant jugé que son serviteur avait conquis assez de mérites, le rappela à lui dans cette ville de Rome, où il avait tant souhaité mourir.

II

Quiconque a dû, sur une échelle plus ou moins vaste, s'occuper de diriger d'autres hommes, reconnaîtra sans peine que l'art de gouverner est des plus difficiles. Il faut agir sur les esprits, sur les cœurs, pour atteindre les volontés et les incliner à l'obéissance. Il faut mêler, dans une proportion judicieuse, la rigueur et la bonté, la fermeté et la prudence, la prévoyance et le souci de l'actualité. Il faut ne jamais perdre de vue le plan d'ensemble, sans négliger pour cela les petits détails.

Mais il y a quelque chose de plus ardu que tout cela : c'est l'art de se gouverner soi-même. En effet, lorsqu'il s'agit d'autrui, on peut, avec quelques talents et une certaine habitude, le juger équitablement et le conduire en conséquence. On l'apprécie par l'extérieur et on le traite sans partialité. Mais lorsque sa propre personne est en jeu, on se trouve à la fois juge et partie, situation périlleuse entre toutes. Les penchants mauvais qu'il s'agit de réprimer ne manquent ni de prétextes ni de subtilité pour défendre leur cause, et ils la plaident d'autant plus facilement que le magistrat sait bien, au fond de lui-même, qu'il sera le premier à souffrir des arrêts qu'il aura rendus.

Et cependant la maîtrise de soi-même est la condition essentielle de l'aptitude à régir les autres. Si un chef ne donne pas l'exemple, ses subordonnés seront plus portés à l'imiter qu'à l'écouter et ils murmureront tout bas le dicton antique : « Medice, cura teipsum. » Si au contraire on prêche d'exemple, on a bien des chances d'être suivi. Or qui donc n'est pas un peu chef en ce monde, depuis ceux qu'Homère appelait « les conducteurs de peuples » jusqu'au père, à la mère de famille, au frère ou à la sœur aînée qui doit pourvoir à l'éducation d'une nichée d'orphelins ?

Mais quand même un homme serait assez isolé ici-bas pour n'avoir d'ordres à donner à personne, la maîtrise de lui-même lui serait pourtant indispensable, car il y a toujours au moins une âme qu'il doit régir : la sienne, dont il devra rendre compte à Dieu. Chacun est donc dans l'obligation d'apprendre à se dominer, à refréner ses travers, à développer ses facultés en vue de sa sanctification.

Pour cela, la première chose à faire, c'est de s'analyser exactement. « Connais-toi toi-même, » disaient les Grecs. Ce précepte n'est pas seulement le dernier mot de la sagesse humaine ; c'est la première règle de celui qui aspire à l'union avec Dieu. On s'examinera donc le plus souvent possible. On tâchera de se demander comment le Seigneur nous jugerait s'il nous appelait, à l'instant même, à son tribunal. On dressera d'une part,

sans complaisance, la liste de ses défectuosités, et d'autre part, sans humilité fausse, celle, généralement plus courte, de ses aptitudes, de ses qualités, de ses vertus. Ce premier travail achevé, et il faudra le reviser fréquemment, on prendra des décisions en conséquence.

Il serait téméraire, en pratique, de vouloir terrasser tous ses défauts à la fois et devenir parfait en un seul jour. L'effort dépasserait la limite des énergies humaines et la présomption deviendrait telle que la grâce de Dieu n'interviendrait plus en notre faveur. Le plus sage est de ne s'attaquer d'abord qu'aux tares les plus graves : à celles qui, en nous exposant au péché mortel, compromettent notre salut, ou encore à celles qui scandalisent le plus autrui ou entravent davantage notre élan vers la sainteté. Au bout d'un temps plus ou moins long, quand on se sentira bien dompté de ce côté-là, on entreprendra une autre série d'attaques sur des points moins capitaux. Et ainsi de suite jusqu'au jour — mais luira-t-il jamais ? — où l'on pourra sans orgueil se rendre cette justice que l'on est complètement dépouillé de tout ce qu'il y avait de corrompu dans notre nature.

Parallèlement à ce labeur négatif, on en accomplira un autre, positif celui-là, et qui consistera à acquérir les vertus qui nous manquent. En usant de la même méthode, on s'efforcera, en premier lieu, de s'enrichir des plus nécessaires et des plus urgentes, suivant les circonstances et la situation où l'on se trouve. Une fois que l'on se sera rendu compte que ces vertus sont sérieusement stabilisées au fond de l'âme, qu'elles s'y trouvent comme ancrées, on tendra vers quelques autres. Et cet effort, monotone mais magnifique, devra durer jusqu'à la fin de nos jours.

Voilà, en effet, le grand secret de toute formation morale et chrétienne : la persévérance. Il ne servirait à rien de s'acharner pendant quelques jours à la poursuite d'un grand idéal, si, à la première sensation de fatigue, on se laissait aller, pour glisser doucement dans les anciennes ornières. L'inconstance a perdu des foules d'hommes : il suffit de regarder autour de soi pour s'en convaincre et l'on en est bien plus persuadé encore si l'on veut puiser aux sources de renseignements généraux que nous offre l'histoire. « Tenir, tenir jusqu'au bout. » Ce mot d'ordre des chefs de la dernière guerre, transposé dans l'ordre surnaturel, doit être notre devise à tous.

Je vous entends déjà me dire que nul homme n'est capable d'un pareil courage, que l'on ressent parfois des accablements invincibles, que les surprises de l'enfer menacent sans cesse notre âme. C'est fort exact. Mais d'abord, « tenir » ne veut pas dire : mener une existence absolument impeccable. Si l'on est tombé, par lassitude ou par surprise, l'important est de se relever aussitôt, ainsi que le soldat blessé qui, sitôt pansé, revient à la charge. Surtout, loin de se fier à sa vaillance personnelle, il faut se persuader que l'on ne peut rien par ses propres forces, mais que, comme disait S. Paul, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

comme le traduisait Racine. C'est ainsi qu'après nous être, pour notre bien et la gloire de Dieu, réduits nous-mêmes en esclavage sur la terre, nous obtiendrons, non seulement la liberté, mais la couronne dans le royaume éternel.

XLVII

S. LUC : L'ÉVANGILE

Mes frères,

Ce n'est pas une chose facile que de reconstituer, à vingt siècles de distance, la vie des Apôtres et des Evangélistes. Au premier abord, on aurait tendance à croire que ces glorieux fondateurs de l'Eglise, que ces disciples tout illuminés de l'auréole de Jésus ont dû laisser des traces précises de toutes leurs actions, que les premiers fidèles se sont empressés de recueillir leurs moindres gestes pour les transmettre à la postérité. Il n'en est rien. La mode, en ces temps-là, n'était pas aux biographies particulières. Mais surtout l'Œuvre divine était si grande qu'elle absorbait toutes les attentions ; et les ouvriers étaient si humbles qu'ils aimaient, à l'exemple de leur Maître, à s'effacer autant qu'il leur était possible. Ajoutons que beaucoup de documents anciens ont péri, au cours des siècles, par suite des révolutions et des guerres. Mais si les renseignements sont rares, quand il s'agit des premiers chefs de l'Eglise, ils sont d'autant plus précieux et plus indiscutables qu'ils émanent en partie d'une source infaillible : le Nouveau Testament. Ainsi c'est par S. Paul lui-même que nous connaissons les origines de S. Luc.

I

Ce serviteur du Christ avait d'abord été un païen. Il était né à Antioche, au témoignage d'Eusèbe, qui néglige malheureusement de nous faire connaître les circonstances de sa conversion. Est-ce en Syrie qu'il entendit pour la première fois parler du Sauveur ? La chose ne serait pas impossible, car la renommée du Christ avait rapidement dépassé les étroites frontières de la Palestine. Mais c'est là une simple hypothèse que rien ne permet d'appuyer. Nous savons, par contre, formellement — car c'est le Docteur des Nations qui nous l'affirme, et dans un ouvrage inspiré — qu'il exerçait la profession médicale.

S'il y a, dans cet auditoire, un médecin croyant, il ne me contredira sans doute pas quand je dirai que la science des guérisons amène facilement un homme soit au matérialisme absolu soit à un spiritualisme convaincu : au matérialisme, si l'on ne considère que la matière, la chair, les muscles, les nerfs qu'on manipule et dans lesquels l'instrument n'arrive pas à saisir l'âme, totalement immatérielle ; au spiritualisme, au contraire, lorsque, dominant les éléments premiers de ses

travaux, on remonte à la vie et à la cause suprême de toute vie. Luc choisit le meilleur parti. Il se tourna du côté de l'idéal et le Seigneur l'en récompensa en ouvrant ses yeux à la lumière surnaturelle et en lui conférant la grâce de la foi.

Devenu chrétien, S. Luc ne se contenta pas d'être un de ces fidèles médiocres qui accomplissent régulièrement les devoirs imposés, mais de qui il ne faut attendre rien de plus. Tout au contraire, il se donna entièrement, corps et âme, à la religion qui l'avait conquis. Il abandonna ses travaux habituels pour consacrer son existence entière à prêcher le Christ crucifié et rédempteur. Son zèle ne s'arrêta pas aux murailles de sa cité natale. Il fallait que la vérité fût répandue sur l'univers entier, car toutes les âmes avaient besoin d'espérance et de pardon. Aussi, à l'exemple et à la suite des Apôtres, Luc se mit à parcourir l'Europe pour prêcher la doctrine du Christ.

Nous le trouvons, comme compagnon de voyage et d'apostolat de S. Paul, au moment où celui-ci s'apprête à franchir la mer Egée ; c'est lui-même qui nous raconte comment fut décidé ce voyage : « Pendant la nuit, dit-il, une vision fut montrée à Paul. Un homme de Macédoine se tenait debout et le priait en disant : « Viens en Macédoine et secours-nous. » Aussitôt après cette vision, nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, certains que Dieu nous appelait à y prêcher l'Evangile. Après nous être embarqués à Troas, nous abordâmes à Samothrace, et, le jour suivant, à Neapolis. Puis, de là, nous allâmes à Philippes, qui est la première ville de cette partie de la Macédoine et une colonie. Nous demeurâmes quelques jours dans cette ville. » (Act., XVI). S. Luc expose ensuite comment, le jour du sabbat, son maître et lui sortirent de la cité pour se rendre près de la rivière, en un lieu qui semblait destiné à servir de point de réunion pour la prière, comment leur prédication convertit une marchande de pourpre, nommée Lydie, qui se fit baptiser avec toute sa famille, et comment Dieu manifesta la délégation qu'il avait accordée à ses envoyés, en leur permettant de délivrer par un miracle une jeune fille possédée.

Mais nous ne pouvons suivre le serviteur de Dieu dans le détail de ces incessants voyages. D'une façon générale, on le trouve presque continuellement aux côtés de S. Paul, soit durant ses missions, soit pendant sa double et longue captivité. On ne sait pas d'une façon très exacte ce qu'il devint ensuite. D'après le témoignage de S. Grégoire de Nazianze [1], il serait revenu en Asie, après s'être arrêté longtemps en Grèce, et aurait effectué dans ces deux régions un ministère extrêmement fructueux. Cette hypothèse est fort vraisemblable, car, une fois séparé de l'Apôtre qu'il chérissait, Luc devait trouver tout naturel de revenir faire du bien dans les pays qui l'avaient vu naître.

Plusieurs auteurs [2] affirment qu'il termina ses jours par le martyre, ce qui était d'ailleurs le sort commun réservé aux hérauts de l'Evangile. S. Jérôme [1], qui ne précise pas le genre de sa mort, dit qu'il vécut au moins jusqu'à l'âge de 84 ans, sans s'être marié. Et il ajoute que durant la vingtième année du règne de Constantin, le corps de l'Evangéliste fut transporté avec celui de l'apôtre S. André, de l'Achaïe jusqu'à Constantinople.

En montant au ciel, S. Luc avait laissé à la terre deux ouvrages d'un prix inestimable. Cet homme, si accablé de travaux, toujours en train de parcourir les routes et les mers pour annoncer la parole de Dieu, avait trouvé le temps de composer, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, un Evangile et un récit des premières missions chrétiennes intitulé « les Actes des Apôtres. » Le but de son premier travail était de présenter aux fidèles, sur la vie de Notre-Seigneur, un livre plus complet, plus exact, mieux coordonné que les écrits antérieurs qu'il avait eu l'occasion de lire. Mais ce récit, dans la pensée de son auteur, devait surtout servir à corroborer cette vérité fondamentale : le salut messianique a été apporté, par Jésus, à tous les hommes sans distinction de race, pourvu que l'on croie à sa mission et à sa divinité.

Quant aux Actes, écrits en grec comme l'ouvrage précédent, ils ne faisaient que le continuer en confirmant sa thèse fondamentale. Après le récit de la résurrection de Jésus, rien ne pouvait mieux démontrer la divinité du christianisme que l'histoire merveilleuse de son rapide développement, en dépit de tous les obstacles, à travers le monde juif et païen.

II

Nous sommes tellement habitués à jouir des bienfaits de la religion chrétienne que nous risquons de ne plus nous rendre un compte suffisant des immenses bienfaits que représente la promulgation de l'Evangile. Jusqu'alors l'univers, courbé sous le poids de la faute originelle, avait vécu dans la crainte et dans la misère morale. Le peuple favorisé entre tous, Israël, que Jéhovah lui-même s'était choisi, possédait l'incomparable privilège de connaître la vérité céleste, mais il était maintenu sous le joug d'une loi d'airain qui, tout en lui permettant d'adorer et de servir Dieu, ne lui permettait pas de s'épanouir dans les délices de l'amour saint. Quant aux autres nations, elles étaient plongées dans l'horrible nuit des erreurs et des superstitions les plus sottes et les plus cruelles, qu'atténuait à peine, çà et là, le vague reflet presque éteint de la Révélation primitive.

On a peine à se faire une idée de la barbarie foncière qui régnait partout et que dissimulaient mal les apparences superficielles des civilisations les plus raffinées, comme celles de l'Hellade et de Rome. Aussi une aspiration générale, une lointaine espérance tendait-elle tous les regards et tous les cœurs vers cet avenir mystérieux que le

[1] *Orationes*, XXXIII, 11 et suivants.
[2] S. Isidore, *De ortu et de obitu Patrum*, XCII ; — Nicéphore, *Hist. Eccles.*, II, 43.

[1] *Liber de Scriptoribus Ecclesiasticis*, chap. VII.

Seigneur avait promis par la voix de ses prophètes, à qui faisaient écho les oracles des sibylles.

Et soudain voici le tableau qui change. Le nuage obscur se dissipe. Une vive lumière brille aux yeux de l'humanité lorsque les messagers de l'Evangile — la Bonne Nouvelle — viennent annoncer aux peuples que les chaînes de l'antique esclavage sont désormais brisées et que s'inaugure dans la joie le règne radieux de l'amour divin. Les âmes peuvent s'élancer vers le ciel, où Dieu a voulu devenir leur père et leur frère. Des perspectives inouïes apparaissent et la paix, dès ici-bas, est promise aux hommes de bonne volonté.

Aucune révolution n'a jamais bouleversé la terre aussi profondément que l'apparition de ces quatre petits livres qui appelaient les païens à la même destinée que les Hébreux, qui proclamaient la charité fraternelle entre les hommes et qui assuraient à quiconque désirait s'en rendre digne les allégresses et les triomphes du ciel. Quand même nous n'aurions pour preuve de l'authenticité de l'Evangile que les effets qui ont résulté de sa publication, nous pourrions être assurés que cet ouvrage émane de Dieu.

Mais d'autres témoignages, d'ailleurs, viennent confirmer cette assertion indiscutable. L'Evangile s'appuie sur les miracles de Jésus, et les prodiges qui ont servi à démontrer la divinité du Messie prouvent également la véracité de la doctrine qu'il nous communique par la plume de ses amis fidèles. Comment concevoir d'ailleurs que de simples mortels, dont trois sur quatre étaient peu lettrés, aient pu concevoir un système de métaphysique et de morale qui cadre si admirablement avec l'Ancien Testament, avec l'ordre général de la nature, avec les tendances les plus rationnelles et les plus mystiques de l'univers, avec les événements futurs ignorés au moment où ils écrivaient et que la science moderne ne semble découvrir que pour corroborer les indications fournies par ces ignorants des temps anciens ? Comment admettre encore que ces hommes, d'origine et de formation différentes, aient pu réaliser ce chef-d'œuvre de ne se contredire entre eux sur aucun point, s'ils n'étaient pas guidés par une sagesse supérieure à la leur ?

Ainsi que le dit fort exactement Lacordaire, « par un prodige non moins admirable que l'Evangile lui-même, quatre hommes l'ont écrit sous l'inspiration de Celui qui l'avait parlé et, malgré la différence personnelle de leur caractère et de leur génie, on retrouve en tous quatre le même naturel sublime et simple, le même accent, la même vérité, le même amour et le même Dieu. C'est toujours l'Evangile, parce que c'est toujours Jésus-Christ [1]. » Oui, l'Evangile vient de Dieu. Mais cette vérité que nous sommes heureux de reconnaître comporte des conséquences que nous n'avons pas le droit de négliger.

Tout d'abord elle implique la nécessité de croire en la parole de Dieu qui, étant la perfection même, se trouve incapable de mentir et qui, possédant la science infinie, ne saurait se tromper en aucune façon. La moindre parole évangélique doit être considérée comme rigoureusement certaine, mais si, par hasard, la faiblesse de notre intelligence ne nous permet pas d'en pénétrer totalement le sens profond, il faut se souvenir de ce mot de Corneille : « Quand Dieu parle, il suffit. » A notre tour, après avoir entendu le récit des merveilles célestes, nous n'avons plus qu'une seule chose à faire : tomber à genoux en disant : « Je crois. »

Mais ceci n'est qu'un commencement. A quoi servirait d'adhérer à des révélations théoriques et de connaître ce que le Seigneur attend de nous, si nous ne faisions pas passer dans la pratique de notre vie les principes qui nous sont communiqués par la bonté du ciel ? Sans enchaîner notre liberté, les préceptes évangéliques nous tracent la route à suivre et nous créent, par suite, une responsabilité terrible si nous ne conformons pas nos actes aux commandements qu'ils nous imposent. Pour ceux à qui le bon Dieu a fait la grâce de les appeler à la perfection, l'Evangile renferme en outre des conseils qui, sans être strictement obligatoires, les mettront à même de mener une existence plus vertueuse et plus pure qui leur méritera de plus éclatantes couronnes.

Nous devons donc avoir à cœur d'étudier avec soin l'Evangile, qui recèle le secret de la justice et du bonheur. Nous devons ensuite nous appliquer à le vivre avec une ferveur égale à celle des chrétiens des âges héroïques qui sacrifiaient tous les vains avantages de ce monde pour se conformer plus pleinement à la loi de Notre-Seigneur. Enfin, puisque l'Evangile est si précieux, nous devons ne pas garder égoïstement ce trésor pour notre profit individuel. Il nous faut le faire connaître à ceux qui l'ignorent, le faire pratiquer par les âmes sur lesquelles nous possédons quelque autorité ou quelque influence.

En agissant de la sorte, nous suivrons l'exemple des Apôtres et des Evangélistes, qui passèrent leur vie à répandre la doctrine sacrée et qui ne reculèrent pas devant la mort afin d'en maintenir l'intégrité. Si nous les imitons actuellement, nous aurons part à la récompense que le Seigneur leur a donnée et qu'il nous propose également.

POUR LA JOURNÉE MISSIONNAIRE

IL FAUT AIDER LES MISSIONS

Mes frères,

Vous n'ignorez pas à quel point S. S. Pie XI, glorieusement régnant, mérite le titre que le monde lui a déjà décerné de « Pape des Missions. » Que n'a-t-il pas fait jusqu'à ce jour ? Il a organisé des expositions missionnaires ; il a sacré des évêques indigènes ; il a voulu avoir près de lui la

[1] *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 184.

grande Œuvre missionnaire qui s'appelle la « Propagation de la Foi » ; il a béni, encouragé, soutenu tout ce qui est de nature à favoriser l'expansion du règne de Dieu et de son Christ parmi les peuples qui n'ont pas encore le bonheur de les connaître, de les adorer, de les servir ; que de lettres n'a-t-il pas, au surplus, écrites à ce sujet qui lui tient tant à cœur !

Et voici qu'il nous a invités tous à une « Journée missionnaire, » tous les ans, l'avant-dernier dimanche d'octobre. Nous y sommes.

Profitons donc de l'occasion et parlons des missions.

Je me contenterai aujourd'hui d'essayer de vous faire comprendre mieux encore la nécessité des missions et les moyens de les aider.

* *

Tous les hommes, sous quelque latitude qu'ils vivent, quelle que soit la race à laquelle ils appartiennent, sont les enfants de Dieu, du Dieu qui les a créés et qui veille sur eux. Mais hélas ! combien ne le connaissent pas ! Ils croient en lui, car, s'il y a des *individus* athées sur la terre, on n'a jamais rencontré, ni dans le temps, ni dans l'espace, de *peuple* athée. Ils croient en lui ; mais ils se trompent ; ils errent au milieu de toutes les complications de l'idolâtrie.

Tous les hommes sans exception sont fils d'Adam pécheur ; ils ont donc tous été rachetés par le même Sauveur. Tous ils ont droit à profiter de la Rédemption. Mais nombreux, à l'heure où je vous parle, sont ceux qui n'en ont jamais entendu parler et qui ne savent pas que le Fils de Dieu s'est incarné, a souffert et est mort pour eux.

Tous les hommes sont appelés à la même vérité divine apportée par Jésus à la terre. Mais qu'il y en a encore, après vingt siècles de christianisme, qui se nourrissent des superstitions païennes et qui ignorent l'Evangile !

Tous les hommes doivent, pour être sauvés, faire partie de la véritable Eglise du Christ, une, sainte, catholique et apostolique. « Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul Pasteur ! » Hélas ! combien de brebis ne soupçonnent même pas l'existence du bercail ; combien d'autres tournent le dos au chemin qui y conduit !

Il faut donc que des apôtres fassent, pour tous ces déshérités, ce que les apôtres des premiers siècles chrétiens ont fait autrefois pour les peuples qu'ils ont convertis et dont nous étions. C'est le rôle des missionnaires.

Et puis il y a les ordres formels de N.-S. Jésus-Christ. Vous les connaissez : « Parcourez le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature. — Il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, et que le repentir et la rémission des péchés fussent annoncés en son nom à toutes les nations. — Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Ainsi donc l'ordre est clair ; il est impérieux. Et l'Eglise ne saurait demeurer tranquille tant qu'il y aura, en ce bas monde, un seul homme qui ne connaîtra pas le Christ et son Evangile. Si de tous les peuples païens elle n'essayait pas de faire des peuples chrétiens, elle manquerait à la mission qu'elle a reçue de son divin Fondateur.

Ajoutons que l'heure presse. Plus que jamais l'effort missionnaire de l'Eglise s'impose dans le désarroi moral des idées. Le paganisme lui-même est atteint par nos matérialistes d'Occident et les âmes désemparées cherchent la vérité. Les grandes sectes païennes, le Bouddhisme en particulier, veulent s'implanter en Europe. Nos frères séparés, les Protestants, soutenus, aidés moralement et pécuniairement, bien mieux que nos missionnaires catholiques par la France qui leur refuse même la liberté de se recruter, les Protestants, dis-je, intensifient leur propagande.

L'Eglise catholique, qui possède la vérité intégrale, la seule morale qui sauve, ne peut rester insensible ni inactive devant le danger couru par de si nombreuses âmes. Elle doit voler à leur secours et les arracher à l'erreur et au mal.

Mais l'Eglise, m. f., compte sur les fidèles, ses enfants, sur vous, par conséquent comme sur les autres, pour l'y aider.

Et vous devez l'aider. Car vous ne seriez pas vraiment catholiques si vous n'aviez pas le sens catholique, c'est-à-dire si vous vous désintéressiez de la vie de l'Eglise et de ses progrès dans le monde, qui ne sont autres, en somme, que les progrès de Dieu lui-même.

Vous lui apporterez donc, avant tout, l'aide de votre prière. La prière pour les missions, ç'a été le grand but de Notre Saint-Père le Pape en instituant ce *dimanche missionnaire :* il a voulu que dans tout le monde catholique ses enfants s'unissent à lui au pied des autels, dans une sainte croisade de supplications et de communions.

Vous favoriserez les vocations missionnaires : chez vous d'abord, dans votre famille, si Dieu vous fait l'honneur de convier soit un fils soit une fille à la grande tâche de l'apostolat, un fils ou une fille qui, comme Just de Bretenières, ont entendu, l'oreille collée à la terre, l'appel des païens. Vous soutiendrez les œuvres, comme celle de S. Pierre Apôtre, si peu connue dans cette paroisse, qui ont pour but de venir en aide aux séminaristes indigènes, afin d'arriver à fonder dans les pays lointains des chrétientés dirigées par des évêques et des prêtres indigènes, ce qui est le vrai but des missions, dans tous les temps.

Vous maintiendrez vos enfants à la Sainte Enfance ; vous vous inscrirez vous-mêmes à la Propagation de la foi, et tout à l'heure vous ouvrirez généreusement et chrétiennement et catholiquement votre bourse !

* *

Vous travaillerez ainsi, d'une façon indirecte, mais bien réelle, à l'extension du règne de Dieu sur la terre.

Je ne crains de pas l'ajouter, l'ordre social est partout battu en brèche et fortement menacé ; le monde vit comme sur un volcan. Il n'y a que la civilisation chrétienne catholique qui puisse le sauver. C'est si vrai que partout où la révolution est maîtresse, elle s'attaque aux missionnaires. En travaillant pour les missions, dans toute la mesure de vos moyens, vous travaillerez efficacement pour l'Europe, pour la France et pour vous.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

21e LEÇON

LA FOI

Q. 187. — *Qu'est-ce que la foi ?*

R. — *La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu a révélées et qu'il nous enseigne par son Eglise.*

Pour être sauvé, il faut aimer et servir Dieu sur terre. Mais pour l'aimer et le servir, il faut d'abord le connaître et connaître ses commandements. On ne peut en effet aimer une personne que l'on ne connaît pas. Par contre, on aimera une personne que l'on connaîtra comme bonne et vertueuse. On ne peut servir une personne dont on ne connaît pas les désirs. Par contre, on la servira d'autant mieux que l'on connaîtra mieux ses désirs.

Nous pouvons connaître Dieu au moyen de notre raison. Mais cette connaissance est imparfaite et insuffisante. Dieu a voulu la compléter en se faisant lui-même connaître à nous par l'intermédiaire de certains hommes et en particulier par son fils, N.-S. Jésus-Christ, qu'il a chargé de nous renseigner sur lui et sur ses volontés. Ce moyen employé par Dieu pour se faire connaître à nous se nomme la « révélation. »

Mais les vérités ainsi enseignées aux hommes par Dieu risquaient d'être défigurées par erreur et incompréhension, d'être laissées dans l'ombre par ignorance ou négligence. Aussi Dieu a-t-il inventé un moyen de nous faire parvenir intactes et complètes les vérités révélées : il les a confiées à l'Eglise fondée par Jésus-Christ, en lui promettant qu'il l'assisterait toujours de sa grâce pour lui éviter les erreurs et les oublis.

L'homme qui veut faire son salut doit donc connaître un certain nombre de vérités révélées par Dieu et enseignées par l'Eglise au nom de Dieu.

Mais il y a plusieurs manières de connaître une vérité. Prenons un exemple. C'est une vérité indiscutable que les sons se propagent dans l'air à de longues distances sans le secours d'aucun fil. C'est ce que nous appelons la transmission par T. S. F. Pour connaître la T. S. F., je puis, à l'aide de livres savants, étudier la constitution et le fonctionnement de l'appareil qui envoie les sons, les phénomènes qui se passent dans l'air quand les sons ont été ainsi envoyés, enfin la constitution et le fonctionnement de l'appareil qui reçoit les sons. Cela, c'est la connaissance scientifique, qui permet de comprendre ce qui se passe au cours d'une émission par T. S. F. Mais beaucoup de personnes sont incapables de comprendre ces explications trop savantes et trop compliquées pour elles.

D'autres se contenteront d'assister à une émission et à une réception par T. S. F. Elles constateront que certains sons envoyés par l'appareil émetteur sont transmis dans l'espace et enregistrés par l'appareil récepteur. Elles constatent le résultat, mais sans rien comprendre à la théorie et au mécanisme de la T. S. F. Elles en ont cependant une certaine connaissance fournie par les sens, les yeux et les oreilles ; c'est la connaissance purement expérimentale.

D'autres enfin, qui n'ont jamais vu d'appareils de T. S. F. et qui n'ont jamais assisté à aucune expérience, entendront affirmer par un savant qu'il est possible d'envoyer les sons dans l'espace, de les transmettre sans le secours d'aucun fil et de les recevoir à l'aide d'un appareil. Ceux-ci croiront le savant sur parole, sans avoir rien vu ni rien compris, parce qu'ils sont sûrs que le savant connaît les choses dont il parle et ne veut pas les tromper. Eux aussi ont une certaine connaissance de la T. S. F. : c'est la connaissance par la foi.

De ces trois genres de connaissance, c'est le troisième, la connaissance par la foi, qui est réclamé de nous par Dieu quand il s'agit des vérités révélées. Ce n'est pas la connaissance scientifique, parce que les vérités révélées ne sont pas nécessairement affaire de science. Dans ce cas, seuls les gens très intelligents et vraiment savants pourraient être sauvés ; or le salut est voulu par Dieu pour tous les hommes. D'autre part, certaines de ces vérités ne seront jamais comprises par personne, même par les gens les plus intelligents, parce qu'elles dépassent la puissance de la raison humaine : ce sont des mystères.

La connaissance qui nous est demandée n'est pas non plus la connaissance par expérience, parce que les vérités révélées ne peuvent pas être constatées par les sens. On ne voit pas Dieu ni la grâce qu'il nous donne au moment où nous recevons un sacrement. D'autre part, Dieu veut que nous ayons un certain mérite à faire notre salut. Quel mérite aurions-nous si nous constations avec évidence la réalité de ce qu'il nous enseigne ?

C'est donc la connaissance par la foi qui est exigée de nous. C'est une connaissance méritoire, parce que nous ne voyons pas avec évidence ce que nous croyons. C'est cependant une connaissance parfaitement légitime et raisonnable, comme nous allons bientôt le démontrer.

Q. 188. — *Qu'est-ce qu'une vertu surnaturelle ?*

R. — *Une vertu surnaturelle est celle qui est produite en nous par la grâce de Dieu.*

Nous avons déjà distingué entre vertu naturelle et vertu surnaturelle. Résumons cette distinction.

En vertu de notre nature humaine, par le fait même que nous sommes des hommes, nous possédons en nous certaines dispositions au bien : ce sont les vertus naturelles. Elles peuvent exister et produire des actes de vertu chez ceux qui n'ont pas reçu la grâce, c'est-à-dire, normalement parlant [1], chez ceux qui n'ont pas reçu le sacrement de baptême, ou chez ceux qui, ayant reçu la grâce, l'ont perdue par un péché mortel.

La grâce, déposée en l'homme par le sacrement de baptême, met en lui de nouvelles dispositions au bien, plus parfaites et plus agréables à Dieu : ce sont les vertus surnaturelles.

Pour bien comprendre cette différence, rappelons-nous la comparaison entre l'arbre sauvage et l'arbre greffé. Le second seul produit des fruits savoureux et utilisables. S. Paul compare justement le baptême à une greffe qui nous apporte une vie nouvelle, celle de Jésus-Christ, grâce à laquelle nous pouvons pratiquer des actes de vertu agréables à Dieu et utiles pour le salut.

—

Q. 189. — *Pourquoi faut-il croire les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise enseigne ?*

R. — *Il faut croire les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise enseigne, parce que Dieu est la vérité même et ne peut permettre que l'Eglise nous enseigne l'erreur.*

Il faut deux conditions pour nous permettre d'accepter le témoignage d'un de nos semblables, c'est-à-dire de croire à sa parole : 1° que cet homme soit parfaitement renseigné sur les choses dont il nous parle ; 2° qu'il n'ait pas l'intention de nous tromper. Nous ne croirons à sa parole que si nous sommes sûrs qu'il est savant et honnête.

Or, quand il s'agit de Dieu, nous possédons cette double garantie. Dieu est la science et la sainteté infinies. Il connaît tout ; il n'y a en lui ni ignorance ni erreur. Dieu ne peut pas vouloir nous tromper, car tromper quelqu'un est un péché et en Dieu il n'y a pas de péché.

Nous devons donc croire les vérités que Dieu a révélées, car refuser de croire à la parole de quelqu'un, c'est supposer qu'il est ignorant ou malhonnête, et nous n'avons pas le droit de supposer cela en Dieu.

Mais les vérités enseignées par Dieu nous sont transmises par son Eglise. Il faut donc, pour accepter ces vérités, être sûr que l'Eglise, cet intermédiaire, n'a rien changé aux vérités qu'elle a reçues de Dieu. Nous avons aussi cette certitude, car Dieu a promis à son Eglise qu'il serait toujours avec elle pour l'assister et l'empêcher de tomber dans l'erreur. (Cf. n° 139).

—

Q. 190. — *Quand pèche-t-on contre la foi ?*

R. — *On pèche contre la foi :*

1° *Quand on doute volontairement d'une vérité révélée ou qu'on la rejette ;*

2° *Quand, par respect humain, on rougit de paraître chrétien ;*

3° *Quand on renonce à sa religion, par apostasie.*

1. Douter volontairement d'une vérité révélée et, à plus forte raison, la rejeter, c'est faire une injure à Dieu : c'est supposer ou que Dieu se trompe, ou qu'il nous trompe, ou qu'il n'assiste pas son Eglise comme il l'a promis. C'est toujours une injure grave que de refuser de croire à la parole de quelqu'un quand on n'a pas de raison de le faire. Or nous n'avons aucune raison de refuser de croire à la parole de Dieu, transmise par son Eglise.

2. Certains hommes, bien que croyant à la parole de Dieu, agissent en public comme s'ils n'y croyaient pas. Ils ont peur de paraître chrétiens, parce qu'ils redoutent le sourire, les plaisanteries ou les représailles des ennemis de Dieu et de l'Eglise. Ils n'ont pas perdu la foi, mais ils laissent croire autour d'eux qu'ils l'ont perdue. C'est encore une injure grave infligée à quelqu'un que de parler ou d'agir comme si l'on ne croyait pas à sa parole. Nous n'avons pas le droit d'infliger à Dieu cette injure. D'autre part, c'est un mauvais exemple donné au prochain : cela se nomme péché de scandale.

3. Celui qui abandonne sa religion et y renonce pèche aussi contre la foi, puisqu'il refuse de croire que les vérités enseignées par Dieu et les commandements établis par lui et par son Eglise sont choses nécessaires.

Son péché est plus grave que les deux péchés envisagés précédemment, car ce n'est plus une vérité enseignée par Dieu qu'il rejette, mais toutes ; car ce n'est plus occasionnellement et seulement en public qu'il abandonne sa religion, mais en toutes circonstances et jusque dans l'intimité de sa conscience.

—

Q. 191. — *Faites un acte de foi.*

R. — *Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Eglise, parce que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.*

Cet acte de foi que vous récitez souvent vous rappelle :

1° Que vous devez croire fermement, c'est-à-dire avec une pleine conviction, sans aucun doute volontaire, sérieusement et non pas en faisant semblant.

2° Que vous devez croire toutes les vérités révélées par Dieu et enseignées par son Eglise. Toutes sont nécessaires au salut, puisque Dieu a jugé bon de nous les faire connaître. Il ne nous est donc permis d'en rejeter aucune, car ce n'est pas à nous de fixer les conditions de notre salut.

3° Que vous devez croire ces vérités non pas parce que vous les comprenez, ni parce que vous en constatez l'exactitude, mais parce que la parole de Dieu ne peut être mise en doute (cf. n° 189).

[1] Nous disons « normalement parlant, » pour sauvegarder le cas de ceux qui reçoivent la grâce par une voie anormale, en dehors des sacrements de l'Eglise, par le baptême de désir.